BUREAU DES EFFACÉS N° 1

Un monde sans dehors

Du régime d'inculture

AVRIL 2026

Un monde sans dehors

DU RÉGIME D'INCULTURE

BUREAU DES EFFACÉS

Au moment où j'écris ces lignes, le XXIe siècle a vingt-six ans. Une poignée de temps aura suffi à souffler les dernières luttes légitimes au profit du capital.

Le néolibéralisme contemporain ne combat plus rien. Il absorbe. Cette phrase peut sembler exagérée. Regardée de près, elle est strictement descriptive. Pendant un siècle, les régimes économiques avancés ont eu pour ennemis désignés des forces qui leur faisaient frontalement face : mouvements ouvriers, traditions féministes, projets artistiques, contre-cultures. Ces forces étaient adverses. Le rapport était lisible. On y répondait par la concession ou par la répression, selon les périodes, mais on les reconnaissait comme adversaires. Aujourd'hui les langues qui critiquaient sont devenues des outils de marché. Les figures qui faisaient front sont devenues des marques. Les espaces qui produisaient de l'écart sont devenus des plateformes. Ce qui paraissait, à ceux qui les portaient, le tranchant même de leur lutte, est devenu, vu de l'autre côté, leur prise par où le capital a saisi.

L'opération est la capture. C'est un geste précis, et toujours le même. Prendre un domaine où s'élabore une signification humaine. Le passer dans la machine à valoriser. En restituer une version qui en garde le nom mais en a perdu la fonction. Le mot reste. Le tranchant a disparu. Ce qui reste circule, vendable, mais ne combat plus.

La capture ne se laisse pas penser comme un complot. Elle n'a été planifiée par personne. Elle se produit toute seule, par le simple jeu d'un système qui rétribue ce qui produit de la valeur marchande et abandonne ce qui n'en produit pas. Personne, dans cette mécanique, n'a jamais besoin de vouloir le résultat global pour qu'il advienne. Et ce résultat global, c'est précisément ce

qui rend l'opération particulièrement difficile à combattre. Aucun adversaire à désigner. Aucun centre à renverser. Une mécanique distribuée qui produit, sur tous les fronts, le même effet : la conversion du dehors en dedans, la transformation de ce qui résistait en marchandise consentante.

Le système, ici, n'est, lui non plus, ni un complot ni une instance volontaire. C'est la structure des rapports de production, d'extraction et de reproduction qui organise la vie sociale contemporaine. Patriarcat et capital n'y sont pas deux mécanismes parallèles : c'est un seul dispositif d'appropriation, c'est le système. Travail, désir, attention, langage, soin, art : les mêmes rapports y opèrent à des échelles différentes. Le système se reproduit sans qu'aucune décision centrale ne soit prise, parce que ses effets servent à le reproduire. Et ce qu'il rend désirable, c'est précisément ce qui le perpétue.

À cette opération de capture s'ajoute son envers stratégique : l'effacement méthodique. Le système ne se contente pas de retourner les langues critiques en outils de marché ; il efface, dans le même geste, les langues qui leur préexistaient, les luttes qui les portaient, les individus qui les incarnaient. Federici, Delphy, hooks ne sont pas absentes des plateformes par accident. Marx ne disparaît pas du débat sur le travail par accident. Adorno ne devient pas un objet d'études cantonné aux séminaires par accident. Les luttes ouvrières, anticoloniales, féministes radicales ne sont pas oubliées par hasard. C'est ce double geste, capture et effacement, qui constitue le régime d'inculture. La capture sans l'effacement laisserait des contre-pouvoirs lisibles. L'effacement sans la capture laisserait du vide. Ensemble, ils produisent un sujet qui ne peut plus penser qu'à travers ce qu'autorise le système. Cet

effacement contemporain n'est pas le premier. Il hérite de cycles plus anciens : effacement de la contribution arabo-musulmane à la science occidentale, des savoirs autochtones colonisés, des récits ouvriers. Ce qui le distingue, c'est sa vitesse, sa marchandisation, et le fait qu'après lui il ne restera plus rien à effacer.

Ce que la capture vise, en dernière instance, c'est la possibilité même qu'il existe encore, quelque part, un dehors d'où on pourrait la nommer. La phrase qui donne son titre à ce qui suit n'est pas une métaphore et n'est pas un cri de désespoir. C'est la description, terminologiquement précise, de ce qui se passe : un monde sans dehors.

Un monde, pas *le* monde. Le dispositif décrit ici prétend être l'unique manière possible d'organiser la vie humaine, et il vit de cette prétention. Ce monde-ci n'est qu'une configuration parmi d'autres, pauvre, infiniment plus pauvre que ce dont l'humanité a été capable et reste capable. Le mépriser n'est pas le combattre, mais c'est commencer à pouvoir le voir comme ce qu'il est.

Quatre terrains. La politique d'émancipation qui désigne désormais aussi bien la critique radicale du patriarcat capitaliste que la composition genrée d'un conseil d'administration. La rencontre humaine, colonisée par une psychologie virale qui transforme les autres en dossiers et nous-mêmes en profils. Le travail, qui n'est plus une activité qu'on rétribue mais une passion qu'on est sommé de cultiver. L'art, devenu contenu, calibré pour l'algorithme, en passe d'être remplacé par des machines qui produisent à coût marginal nul ce qui demandait hier une vie d'apprentissage.

Sur chacun, le même enjeu : la condition matérielle d'une lutte commune.

Le dehors qu'on cherche n'est pas derrière nous. Les formes que ce texte va citer : la psychanalyse longue, le syndicat de masse, le café de quartier, la salle de cinéma, l'œuvre qui prend son temps, ne le sont que pour ce qu'elles permettaient : la lenteur, la rencontre, l'écart, l'attention. Ce qu'elles permettaient reste à construire, sous d'autres formes, dans des conditions qu'elles n'ont jamais connues. La nostalgie sert le même système que la capture : elle remplace l'imagination d'autre chose par le fantasme d'un retour. Aucun des terrains parcourus ici ne demande à revenir. Tous demandent à être inventés.

* * *

Une grande marque de luxe vend, chaque saison, des t-shirts où l'on peut lire *We Should All Be Feminists* à quatre cents euros pièce, fabriqués par des ouvrières sous-payées dans des ateliers asiatiques où le droit du travail n'a jamais existé. Cette image, qui aurait paru caricaturale il y a vingt ans, est aujourd'hui canonique.

Le même mécanisme opère sur les réseaux. Chaque 8 mars, des comptes corporate se peignent en mauve et publient des hashtags d'empowerment, pendant que les ouvrières des mêmes entreprises gagnent moins que leurs collègues hommes. Le mot ne désigne plus une lutte : il désigne une opération marketing à reconduire chaque année.

Mais ce n'est pas ce qui émeut. Personne ne s'étonne que ce soit possible. Le mot *féminisme* ne désigne plus la transformation des structures économiques et sexuelles, il désigne un style de vie, un signe à afficher, une compétence de présentation de soi. Catherine Rottenberg l'a nommé féminisme néolibéral. Nancy Fraser, quelques années plus tôt, l'avait pressenti dans un texte

resté pour l'essentiel inentendu : le féminisme était en passe de devenir la servante du capital.

Le féminisme est le mouvement d'émancipation le plus nécessaire de notre époque, et probablement le plus vivant. Le mouvement ouvrier a été défait. Les luttes anticoloniales dans leur forme classique sont absorbées ou oubliées. Les avant-gardes politiques du vingtième siècle sont devenues des objets d'études. Sa capture n'est donc pas celle d'un mouvement parmi d'autres : c'est celle du dernier bastion de la lutte encore debout.

Le féminisme néolibéral convertit une critique structurelle en capital symbolique et émotionnel individuel. C'est une atrophie, pas une évolution.

L'opération est si parfaite qu'elle en devient cruelle. Elle conserve mot pour mot le vocabulaire de la révolte : *empowerment*, libération, sororité, émancipation. Elle abandonne intégralement le projet de transformer les structures qui produisent les violences. Le résultat n'est pas la stagnation, mais l'inversion. Un régime de discours qui, à l'échelle systémique, produit les mêmes assignations, les mêmes disqualifications, les mêmes silenciations qu'il prétend combattre individuellement. Le féminisme capturé est devenu, par excellence, ce que sa propre tradition avait appris à désigner sous le nom d'agression. Un méta-agresseur. C'est l'inversion la plus spectaculaire que l'opération ait produite à ce jour : la lutte qui mime, dans sa propre forme, exactement ce qu'elle prétendait renverser.

Ce n'est pas de l'inculture individuelle. C'est un régime d'inculture. Deux siècles de pensée écrasés dans une minute de vidéo virale, et cette minute donnée pour le tout du mouvement.

Le féminisme réduit à son logo trouve son marché précisément chez celles·eux que la pensée aurait pu libérer.

La brièveté n'est pas par nature une démission. *Le privé est politique* n'est pas un slogan contre la théorie, c'est une théorie comprimée : il condense une intuition qu'il a fallu des années à formuler, et il a rendu pensable ce que l'organisation bourgeoise de l'espace privé rendait invisible. *Me Too* n'est pas une simplification paresseuse, c'est un dispositif d'énonciation collective qui a rendu dicible ce que l'individualisation du témoignage empêchait. Certains raccourcis sont des détonateurs. Ils déclenchent ce que la prose argumentative ne peut pas déclencher : une reconnaissance brutale, massive, collective.

Le problème n'est donc pas la brièveté. C'est la brièveté sans programme. Il y a une différence de nature entre un slogan qui compresse une théorie et un slogan qui se substitue à la théorie. Le premier porte à l'arrière un appareil conceptuel, des autrices, des luttes, un horizon. Le second ne porte rien, et se contente d'occuper le signe vide laissé par le premier, une fois celui-ci consommé. Le premier est un levier. Le second est un produit.

L'efficacité du dispositif ne tient pas à cette inversion symbolique seule. Elle tient à ce qu'elle accomplit politiquement : maintenir une classe divisée. Tant qu'un homme précaire et une femme précaire se perçoivent comme ennemis identitaires, ils ne se perçoivent pas comme alliés de classe. Tant qu'ils s'épuisent à alimenter les outils de l'inculture organisée, ils ne se demandent pas pourquoi ils ne peuvent plus vivre dignement, avoir du temps pour aimer, pour élever des enfants, pour se projeter. Diviser pour régner. Le schéma est ancien. Les plateformes contemporaines l'industrialisent à un rendement que les régimes

politiques d'autrefois n'avaient jamais atteint. Et la merveille du dispositif, c'est que personne n'a besoin de le vouloir. Il fonctionne tout seul, parce que la division produit de l'engagement, et que l'engagement produit de la valeur marchande.

La perversité du système est qu'il ne crée pas les blessures, il les rentabilise. Les violences sont réelles, les colères sont justes : c'est précisément ce qui les rend exploitables. Une jeune femme qui reçoit dix messages de harcèlement n'est pas d'abord un effet de l'algorithme. Elle a reçu dix messages de harcèlement. La distinction entre capture et grievance n'est pas toujours nette. Sans elle, la lutte devient un produit.

Refuser de hiérarchiser les violences a d'abord été un acte de justice. Le féminisme matérialiste avait montré que ces violences sont des effets de système, pas des incidents individuels à classer par gravité. Delphy faisait de la famille un mode de production. Guillaumin nommait *sexage* l'appropriation collective des corps féminins. Mathieu déconstruisait les hiérarchies conceptuelles qui rendent certaines violences invisibles. Hiérarchiser, c'était reconduire les distinctions dominantes. Refuser de hiérarchiser, c'était les voir.

Le féminisme capturé l'inverse. L'analyse cède à l'accumulation, la pensée émancipatrice universelle au ciblage individuel. L'agresseur n'est plus la structure, c'est l'homme. Hier acte de justice, refuser de hiérarchiser est devenu acte d'effacement. Le mot *agresseur* est devenu un mot-valise sous lequel se rangent désormais, indistinctement, le féminicide, le viol, le harcèlement répété, la drague insistante, la blague déplacée, le désaccord conjugal. Aucune théorie féministe sérieuse n'a jamais demandé qu'on traite ces violences comme équivalentes. C'est

une récupération du système qui rend les exploité·es aveugles à sa brutalité, aux inégalités qu'il perpétue, aux crimes les plus sordides qu'il couvre. L'algorithme ne récompense pas la précision, il récompense l'indignation.

À l'origine une conquête féministe majeure, le consentement, étendu à tout le champ des interactions humaines, doit désormais s'appliquer à un geste affectueux, un compliment, un message envoyé tard, un regard. Cette extension produit deux effets symétriques. Elle vide le concept de sa force : quand un mot désigne aussi bien l'absence de viol que l'absence d'un regard insistant, il ne distingue plus rien. Et elle instaure paradoxalement, sous le vocabulaire de la liberté, une nouvelle norme contractuelle. Chaque acte est négocié, validé, traçable. C'est le modèle néolibéral appliqué à l'intime, exactement comme le féminisme néolibéral est ce même modèle appliqué à l'émancipation. *Tinder*, dans ses meilleures années, classait secrètement ses utilisateurs par désirabilité et orchestrait les rencontres pour maximiser l'engagement, pas le bonheur. Judith Duportail l'a documenté. La conquête s'est inversée en sa caricature, et la caricature s'est inversée en industrie.

Les plateformes n'enquêtent pas, elles amplifient et stigmatisent. Elles ne démantèlent pas les réseaux, elles alimentent les tribunaux populaires. Le ressentiment ordinaire confisque l'espace public où devrait s'élaborer la lutte. L'indistinction n'est plus un geste politique fort et nécessaire. C'est une défaite, une faillite de la pensée qui sert les plus grands criminels du système.

Cette critique vient du féminisme, de sa tradition matérialiste, de ce qui en lui pense le patriarcat comme structure. Elle ne demande à personne de désarmer. L'asymétrie des violences est

réelle, l'ordre qui les fonde aussi, et c'est précisément ce que la pensée féministe a appris à voir. Ce qu'elle refuse, c'est l'opération qui, sous le nom même du féminisme, vient rendre cette asymétrie impensable : en dissolvant la différence entre la violence et l'inconfort, en convertissant l'analyse de classe en guerre de profils, en transformant la lutte en consommation d'indignation. Nommer la capture, ce n'est pas niveler les violences. C'est refuser que le mot qui les désigne cesse d'en pouvoir distinguer aucune. L'alliance interdite ne demande aux exploitées de rien céder. Elle demande qu'on cesse de leur faire combattre, à la place du capital, les exploités d'à côté.

Sortir de ce dispositif n'est pas trouver le bon camp. C'est refuser le cadre. Le spectacle désigne toujours l'adversaire qu'il produit. Ce cadre est conçu pour qu'il n'y ait jamais de résolution, seulement de l'engagement permanent. Il sature l'attention, épuise la capacité de penser et d'agir, fait accepter qu'on appelle féministe une femme nommée au sommet du capital, et qu'on appelle émancipation la précarité et la détresse des autres. Le mal est profond : un régime économique qui ne survit qu'en transformant nos alliés de classe en ennemis identitaires. L'alliance interdite est la seule qui reste à construire.

Cette division n'est pas seulement idéologique. Elle a son infrastructure affective. Une génération a appris, en quinze ans, à lire les autres comme on lit un dossier clinique. On arrive devant quelqu'un et on n'est plus rencontré, on est scanné. Quelques minutes suffisent pour être rangé : toxique, narcissique, borderline, hypersensible, TDAH, manipulateur, empathe, attachement évitant, attachement anxieux. Les étiquettes pleuvent, précises comme des verdicts. La rencontre n'a pas lieu : elle a été remplacée

par une procédure de tri. Comme dans les autres cas, l'opération a conservé le vocabulaire de la rigueur, ici emprunté au DSM, à la psychologie de l'attachement, à la psychanalyse, en abandonnant son contenu. Une personne qui annule un dîner devient toxique. Un silence devient gaslighting. Un désaccord, manipulation. Au lieu de la lenteur, l'instantané. Au lieu du doute, la certitude. Au lieu de l'hypothèse, le verdict.

Ce scan n'est pas un tic privé. C'est un produit. Une économie entière s'est constituée autour de la classification accélérée des humains, et personne ne l'apprend pour elle-même : elle est apprise par usage. Tinder, Hinge, Bumble fonctionnent à partir de scores de désirabilité internes que les utilisateurs ne voient pas mais dont ils intériorisent la logique. Sur TikTok et Instagram, une industrie de la *therapyspeak* prospère : des comptes à plusieurs millions d'abonnés livrent en trente secondes les dix *red flags* du narcissique pervers, les trois signes du *love bombing*, les cinq comportements de l'attachement évitant. Des plateformes comme *BetterHelp* ou *Talkspace* ont fait de la consultation thérapeutique un abonnement consommable, calibré pour la fidélisation mensuelle. Les industries du coaching relationnel, du développement personnel, des livres sur les *attachment styles* complètent l'arsenal. À chaque palier, le même geste : transformer la lenteur clinique en verdict de plateforme. L'État, loin de freiner, accompagne. Les hôpitaux psychiatriques sont sous-financés, les délais d'accès aux psychiatres et aux psychologues s'allongent, le remboursement de la psychothérapie reste partiel et conditionnel. Quand le service public se retire de la santé mentale, l'application prend la place. Ce qui devait être un soin devient un produit de consommation, monétisé à la séance.

L'effet anthropologique de cette capture est lui-même considérable. Les gens ne disent plus *j'ai vécu tel événement*, ils disent *je suis hypersensible*, *je suis TDAH*, *je suis anxieux-évitant*. La catégorie devient le soi. Et une fois qu'elle est le soi, elle fige. Toute la tradition philosophique occidentale, de Montaigne à Sartre, avait pensé l'existence humaine comme un mouvement, un inachèvement, une capacité à devenir autrement. Sartre, dans une formule devenue célèbre, disait que l'existence précède l'essence. La capture renverse cela en silence : on est son diagnostic avant d'avoir agi, avant d'avoir vécu. Ce qui disparaît, c'est la contradiction, la surprise, la capacité de se tromper sur soi-même, le mystère élémentaire d'être un humain. On remplace l'opacité féconde d'une existence par la transparence plate d'un profil. Si Raskolnikov arrivait aujourd'hui sur Tinder, il serait classé *red flag* en trois secondes. *Crime et Châtiment* n'aurait jamais lieu. C'est dramatique pour la littérature. C'est dramatique pour la vie.

Une tradition existait. Elle s'est élaborée pendant un siècle au moins, autour d'une intuition partagée par des champs distincts : qu'on ne rencontre pas un être humain en le classant. La psychanalyse, dans sa version sérieuse, ne pose pas son verdict avant la rencontre. Elle suppose que la vérité d'un sujet ne se laisse pas réduire à une catégorie connue d'avance, et qu'elle ne s'élabore qu'au prix d'une écoute longue, qui se trompe et se reprend. Freud parlait d'un travail qui se mesure en années. Winnicott avait inventé l'aire transitionnelle pour penser ce qui se joue entre deux subjectivités sans appartenir tout à fait à aucune. La phénoménologie de la rencontre, chez Buber, chez Marcel, chez Levinas, posait que l'autre n'est pas un objet à connaître

mais une présence qui m'oblige éthiquement précisément parce qu'elle excède toute catégorie où je voudrais le ranger. Levinas appelait *visage* cette part de l'autre qui résiste à mon savoir et m'institue comme responsable. Hannah Arendt, dans *Condition de l'homme moderne*, plaçait au cœur de la vie politique la pluralité, c'est-à-dire la rencontre d'êtres qui ne sont pas réductibles les uns aux autres. Ces traditions ne sont pas absentes du sens commun par négligence. Elles ont été méthodiquement effacées. Régime d'inculture, encore, sur le terrain où s'élabore le rapport élémentaire à autrui.

Voilà l'inversion. Le langage clinique, inventé pour apprendre à écouter sans juger, est devenu l'instrument par lequel on juge sans avoir à écouter. La psychanalyse, qui supposait l'irréductibilité du sujet, a produit, sous le nom de pop psychology, un système de verdicts livrables en trente secondes. La phénoménologie, qui posait l'irréductibilité de l'autre, a produit son contraire : la procédure qui le rend, en toutes ses dimensions, immédiatement classable. L'industrie qui se présente comme l'art de la rencontre l'a méthodiquement rendue impossible.

Le contrôle qui s'exerce ici est horizontal. Ce ne sont pas les institutions qui classent, ce sont les pairs. Et ils le font dans le vocabulaire de la bienveillance, du soin, de la santé mentale, ce qui rend la critique presque impossible. Si l'on proteste contre son étiquetage comme toxique, on prouve qu'on l'est : on est dans le déni. Le dispositif se valide lui-même. Byung-Chul Han a théorisé cela. La société contemporaine n'a plus besoin de la coercition classique parce qu'elle a produit des sujets qui se surveillent et se catégorisent les uns les autres de leur plein gré, au nom de leur propre bien-être. La transparence est la nouvelle prison. Elle est

d'autant plus efficace qu'on ne peut pas s'y opposer sans passer pour malveillant. Scanner l'autre au lieu de le rencontrer, c'est refuser le visage. C'est nier ce qui fait son humanité, et atrophier la sienne par la même occasion.

Rencontrer un inconnu sans le scanner est devenu un geste politique. Le soupçon généralisé n'est pas un dommage collatéral : c'est l'infrastructure affective de l'alliance interdite. Tant que chaque autre se présente comme un dossier à valider plutôt qu'un allié possible, le dispositif a gagné. Refuser le profilage n'est pas une éthique privée. C'est la condition matérielle de toute lutte commune.

* * *

Un sujet qui se lit comme un dossier est déjà disposé à se gérer comme un capital. On ne demande plus aux gens d'être bons à ce qu'ils font. On leur demande de l'aimer. Le travail n'est plus une activité qu'on rétribue : c'est une passion qu'on cultive. L'employé n'est plus celui qui vend sa force de travail : c'est un amoureux qui s'épanouit. Et celui qui voudrait simplement faire son travail correctement, encaisser sa paie, et rentrer chez lui, passe pour un cynique, un démotivé, un mauvais sujet du capitalisme cool.

Luc Boltanski et Ève Chiapello ont théorisé cette mutation en 1999 dans *Le Nouvel Esprit du capitalisme*. Le néolibéralisme a coopté la critique romantique des années 68, celle qui reprochait au taylorisme de faire des hommes des machines, pour produire un nouveau sujet : l'employé enthousiaste, autonome, créatif, qui s'investit corps et âme parce que son travail aurait un sens. Vingt-cinq ans plus tard, ce sujet est devenu la norme, et il ne sait plus comment s'en plaindre. Le néo-management n'a pas remplacé l'exploitation : il y a ajouté une demande affective. Vous donnez

votre temps, oui, mais aussi votre désir, votre attention, votre personnalité, votre sens. Le contrat dont la moitié n'est pas écrite est, pour le sujet, le plus contraignant des contrats.

Ce qui se produit ainsi, c'est une aliénation au carré. Marx avait identifié la dépossession matérielle propre au travail aliéné : l'activité humaine n'appartient plus à celui qui l'exerce, l'objet qu'il produit lui échappe et lui fait face comme une force étrangère, le rythme et les méthodes lui sont imposés, et au bout du compte, ce qui devait l'accomplir comme humain finit par le diminuer. Le néolibéralisme n'a pas résolu cette aliénation : il l'a redoublée. Il a maintenu la dépossession matérielle. Il y a ajouté une dépossession symbolique : il demande à celui qu'il aliène de chérir son aliénation, de la nommer passion, de la revendiquer comme épanouissement. Aimer son travail, dans ce cadre, c'est s'identifier à ce qui nous prive de soi.

Marx, Lordon, Friot ne manquent pas. Ils sont publiés, enseignés, parfois cités. Mais ils ne circulent plus dans le débat public sur le travail : l'économie de l'attention rétribue l'enthousiasme et punit la critique. Régime d'inculture, encore.

Foucault, dans ses cours sur la biopolitique, avait identifié le sujet idéal de cette nouvelle organisation : l'entrepreneur de soi. Ce n'est plus un travailleur engagé dans un rapport salarial, mais un chef d'entreprise dont le capital est sa propre personne, son temps, ses compétences, sa santé, son réseau, son attention. À cette personne il revient, comme à toute entreprise, de s'optimiser, de se former, de se vendre, de croître. Frédéric Lordon a poussé l'analyse plus loin. La servitude n'est plus extérieure, elle est intériorisée. On travaille tard parce qu'on aime ça. On répond le soir parce qu'on est passionné. On dépasse parce qu'on s'investit. Pointeuse et

contremaître ont disparu. On les a remplacés par soi-même. C'est plus efficace que toute discipline imposée.

Cette capture s'accompagne d'un retournement symbolique majeur : la précarité s'appelle désormais liberté. Là où, dans les générations précédentes, la sécurité de l'emploi était une conquête sociale arrachée au capital, elle est devenue le signe d'un manque d'audace, voire d'un manque de passion. Le sujet désirable est désormais celui qui s'expose : freelance, indépendant, autoentrepreneur, fondateur. La gig economy a transformé en *indépendants* des millions de personnes qui n'ont rien d'indépendant. Les chauffeurs Uber sans assurance maladie payée. Les livreurs Deliveroo sans congés. Et l'État ne se contente pas d'accompagner cette dérive : il l'orchestre. En France, loi Travail en 2016, ordonnances Macron en 2017, réformes successives de l'assurance chômage, réforme des retraites en 2023 : à chaque législature, des protections que les générations précédentes avaient arrachées sont décrites comme des rigidités à réduire, et finalement réduites. La précarisation est législative avant d'être économique. Au sommet de la pyramide, le mythe du *founder*. Les enquêtes sociologiques convergent : les fondateurs de start-up viennent disproportionnellement de familles aisées, avec du capital économique et social préexistant. Le mythe est démocratique, la réalité est ploutocratique. Précarité dorée, c'est de la précarité. L'or, ils l'avaient déjà.

L'opération ne s'est pas arrêtée au secteur privé. Elle a colonisé le secteur public, et jusqu'au sommet de l'État. Le fonctionnaire, figure historique du serviteur de l'intérêt général, a été progressivement reconfiguré sur le modèle du salarié-entrepreneur. À partir des années 80, sous Thatcher, sous Reagan,

sous des gouvernements français de gauche comme de droite, le *New Public Management* a importé dans le service public les outils du management privé. L'enseignant ne devait plus seulement enseigner, il devait *aimer* enseigner et le démontrer dans son entretien d'évaluation. Le médecin hospitalier ne devait plus seulement soigner, il devait adhérer au "projet d'établissement" et atteindre ses "objectifs" de productivité. À l'autre extrémité, le sommet de l'État s'est lui aussi reconfiguré. Le président d'une République ne se présente plus comme le serviteur d'une fonction héritée, mais comme un *founder*, un visionnaire, un porteur de projet. La *start-up nation* est l'horizon explicite. La France a élu, et réélu, un président dont la trajectoire le dit en clair : banque d'affaires, élite administrative, ministère de l'économie, présidence. Quatre titres au service du même système, celui qu'il est en théorie chargé de réguler.

Au bout de la chaîne se trouve le *burn-out*. Tout le monde connaît quelqu'un qui en a fait un, ou qui en sortait, ou qui craignait d'en faire un. Les statistiques sont vertigineuses : selon les baromètres récents, un actif sur cinq en France connaît un épuisement professionnel sévère, et plus du tiers s'en disent menacés. La réponse dominante reste obstinément individuelle. C'est toi qui n'as pas su gérer. C'est toi qui as oublié de te ménager. Le travail de Christophe Dejours et de Pascal Chabot va dans l'autre sens. Le *burn-out* n'est pas le ratage d'un sujet : c'est le succès d'une organisation. Une organisation qui demande à ses sujets de s'investir au-delà de leurs capacités, qui les évalue sur des critères contradictoires, qui les rend responsables de résultats qu'ils ne maîtrisent pas, et qui leur explique simultanément qu'ils ont la chance de faire un travail qu'ils aiment, finit mécaniquement par

les casser. La machine fonctionne précisément parce qu'elle brûle ses sujets. Elle peut tirer d'eux le maximum jusqu'à l'effondrement, puis les remplacer.

Au moment où le *burn-out* devient massif, il devient un marché. Les industries du *wellness*, du coaching, de la méditation et du développement personnel font fortune en proposant aux victimes de réparer ce que le dispositif leur fait. On vend des applications de méditation à ceux que l'engagement permanent empêche de dormir. Des séminaires de gestion du stress à ceux que l'organisation produit. Des retraites de déconnexion à ceux dont la connexion est imposée. Le marché du soin n'est pas l'antidote au *burn-out* : il en est le complément économique. Il permet à la machine de continuer à brûler ses sujets parce qu'il leur vend, en parallèle, les outils pour tenir un peu plus longtemps. Double capture. On convainc le sujet d'aimer son travail. On l'épuise dans cet amour. On lui vend les produits qui l'aident à tenir dans l'épuisement. Quand il craque, on lui dit qu'il aurait dû mieux se ménager.

Si le dispositif est aussi violent que tout cela le suggère, comment expliquer qu'il rencontre, chez ses victimes, autre chose qu'une révolte massive ? Comment expliquer que des millions de personnes acceptent, et même demandent, ce qui les épuise ? La réponse facile serait : parce qu'elles n'ont pas le choix. C'est partiellement vrai. Refuser le rapport contemporain au travail, c'est risquer le déclassement, l'isolement, la précarité réelle. La pression matérielle existe. Mais la réduire à cela serait passer à côté de l'efficacité du dispositif. La Boétie l'avait formulé dans son *Discours de la servitude volontaire* : aucun pouvoir ne tient par la force seule. Tous tiennent parce que ceux qu'ils dominent y consentent, parfois au point d'aimer leur condition. Le

néolibéralisme n'a pas seulement rendu coûteuse la sortie. Il a rendu désirable l'intérieur.

Pour comprendre cette désirabilité, il faut regarder ce qui s'est délité autour. Pendant la majeure partie du vingtième siècle, le sens d'une vie ne reposait pas seulement sur le travail. Il se construisait aussi dans l'engagement politique, dans les communautés, dans les institutions intermédiaires qui tissaient le lien entre l'individu et la société. Ces lieux ont reçu, en quarante ans, une succession de coups massifs. Le taux de syndicalisation en France est passé de près de 30% au lendemain de la guerre à moins de 10% aujourd'hui. Le syndicat, qui était à la fois un lieu de défense matérielle et un espace d'appartenance politique, a quasiment disparu de la vie ordinaire des salariés. Les sociabilités de quartier, les cafés, les associations, les commerces de proximité où l'on se croisait, se sont érodés. Uber Eats remplace le café du coin. À ces effondrements concrets s'ajoutent, plus diffus, le déclin religieux, la fragilisation des liens familiaux, la dépolitisation des classes populaires. La vie sociale, telle qu'elle existait, a été méthodiquement creusée. Le travail, dans ce vide, prend une charge qui n'aurait jamais dû être la sienne. Il devient le seul lieu où l'on rencontre des gens régulièrement. Le seul espace où l'on est valorisé pour ce qu'on fait. Le seul cadre qui propose des projets collectifs. Le seul moment où l'on a le sentiment d'exister dans un récit. Quand tous les autres lieux du sens se sont délités, le travail reste. Et lorsqu'il vient avec la promesse d'être aimé, cette promesse répond à une demande dont la véritable cause est ailleurs. Pas dans le besoin de travailler avec passion. Dans le besoin de vivre une vie qui ait quelque part où s'inscrire.

C'est pourquoi la critique du travail-passion ne peut pas se faire dans le seul registre du démasquage. Dire à quelqu'un *tu es exploité, ouvre les yeux* ne suffit pas. Le sujet ainsi exploité tient à ce qui l'exploite, non par stupidité, mais parce que rien d'autre ne lui est offert qui propose une consistance équivalente. Sortir du dispositif suppose autre chose qu'un argument : la reconstitution patiente des lieux où une vie peut prendre du sens en dehors du travail. Sans cette reconstitution, démolir le travail-passion ne libère personne. Cela laisse seulement les sujets devant un vide plus grand que celui qu'ils essayaient de combler.

Une partie de ceux qui auraient les outils pour démonter le dispositif sont précisément ceux qu'il récompense le mieux pour le faire tourner. Les métiers tertiaires les plus aimés, les plus valorisés, sont ceux qui construisent les dispositifs de capture eux-mêmes. Le développeur passionné optimise les flux d'attention de ceux qui sont passionnés par leur job. Le chef de produit conçoit les fonctions qui captent l'attention de ceux dont l'attention est la matière première. Le content creator transforme sa propre vie en série de posts dont d'autres tireront leurs propres posts. Le marketeur produit les contenus que d'autres marketeurs consommeront pour s'inspirer. Le consultant en transformation digitale aide les entreprises à digitaliser ce qu'il a lui-même appris à digitaliser. C'est une boucle qui se nourrit elle-même, et dans laquelle la critique est structurellement difficile : ceux qui auraient les outils intellectuels et techniques pour la démonter sont exactement ceux que la machine récompense le mieux. La lucidité, à cette place, ne suffit pas. Critiquer la boucle sans en sortir, c'est encore en faire partie. La sortie demande une trahison de classe au sens propre, un geste qui coûte.

Désaimer son travail est un acte de classe. Tant que le sujet aime ce qui le prive de soi, le dispositif n'a besoin d'aucune contrainte : c'est le sujet lui-même qui se tient à sa place. Cesser d'aimer n'est pas du cynisme privé. C'est la première forme de désertion. Et c'est la condition matérielle pour reconstituer, hors du travail, les lieux où une lutte commune peut renaître.

* * *

Reste qu'une trahison ne se décide pas dans le vide. Il faut, pour trahir, pouvoir imaginer ce qu'on rejoint. Et c'est précisément cette imagination que la dernière capture vient prendre. Une chanson dure désormais quinze secondes parce que c'est ce que TikTok préfère. Une exposition propose des projections immersives parce que ça fait de meilleurs selfies. Un roman attend, pour exister, qu'un *creator* l'extraie en cinq slides Instagram. L'art contemporain n'est pas en crise : il a été remplacé.

Le néolibéralisme a fait du féminisme un produit, de l'humain un profil, du travail une passion ; il a fait de l'art du contenu. L'art réduit à son contenu n'est plus l'art. C'est ce qu'il y a de plus pauvre dans l'art : indéfiniment reproductible, indéfiniment marchandisable. Walter Benjamin pressentait cela en 1936, dans son texte sur la reproductibilité technique. Il pensait à la photographie. Quatre-vingt-dix ans plus tard, l'opération a accompli ce qu'il pressentait, à une échelle qu'il ne pouvait pas imaginer.

L'art n'était pas un domaine parmi d'autres. Il était, depuis trois siècles au moins, le lieu privilégié où la critique s'élaborait, où l'écart se rendait visible, où l'imagination produisait des alternatives. Adorno et Horkheimer, dans la *Dialectique de la Raison*, l'avaient nommé : l'art échappe au capital tant qu'il

maintient sa négativité, son refus de la pure utilité. C'est précisément cette négativité que la capture contemporaine vient liquider. En transformant l'art en contenu, on ne capture pas un domaine de plus. On capture l'outil par lequel les captures pouvaient être nommées, et donc refusées.

Spotify ne distribue pas seulement des morceaux, il oriente leur composition. Les algorithmes de recommandation favorisent les morceaux courts, dont les premières secondes accrochent immédiatement, et qui peuvent s'insérer dans des *moods*, ces playlists thématiques d'ambiance où la substance et l'auteur disparaissent derrière la fonction. Les producteurs intègrent ces contraintes en amont. Une chanson n'est plus écrite pour quelqu'un. Elle est calibrée pour l'algorithme. TikTok a poussé la logique encore plus loin : un morceau n'existe que s'il peut être réduit à quinze secondes assez accrocheuses pour devenir un *sound* viral. Le cinéma suit le même chemin. Les plateformes calibrent leurs commandes selon les métriques de rétention. Le film n'est plus un événement qui demande de l'attention, c'est un objet qui doit s'adapter à toutes les attentions, y compris à celle qui regarde son téléphone en parallèle. La salle de cinéma elle-même, depuis cent ans lieu social et esthétique où le cinéma se vivait collectivement, n'est plus la référence des producteurs. On filme désormais pour le téléphone tenu en main dans le métro. Un roman se vend s'il peut être résumé en huit slides. Le peintre vend sa mise en scène sur *Instagram*. On peint pour l'écran. Partout, l'œuvre devenue contenu ne fait plus front à son public. Elle se rend à lui.

Si l'œuvre est devenue contenu, l'artiste est devenu *creator*. Le mot, importé d'une autre langue, mérite qu'on s'y arrête. Il ne désigne plus celui qui crée. Il désigne celui qui produit, sur les

plateformes, à un rythme régulier, en flux mesurable, du contenu adressé à une audience qu'il entretient. Le *creator economy* est l'aboutissement, dans l'ordre symbolique, de l'entrepreneur de soi décrit plus haut. L'artiste y est sommé de tenir plusieurs rôles que la tradition tenait pour distincts : faire l'œuvre, la diffuser, la commenter, en tirer des extraits, l'incarner sur les réseaux, fidéliser une communauté, monétiser sa présence. Il n'est plus l'auteur d'œuvres. Il est le directeur de production d'une marque dont sa propre personne est l'actif principal. L'algorithme demande la régularité. Il punit les silences. L'œuvre lente est devenue une faute. La grande œuvre, un suicide de carrière. La frontière entre la vie et l'œuvre s'efface. L'artiste contemporain est sommé de vivre une vie qui produise du contenu, plutôt que de produire des œuvres qui parlent d'une vie. Si vous refusez de vous mettre en scène, vous n'êtes pas un *vrai* artiste, vous n'avez pas *compris l'époque*. La capture a recyclé sa propre critique en argument de vente.

Les médiations qui faisaient rencontrer l'œuvre au public, galeries, musées, salles de concert, librairies, ont été soit absorbées par la logique du divertissement marchand, soit reconfigurées comme des marques. Les grands musées ne sont plus seulement des institutions de conservation et de transmission : ce sont des marques globales, qui licencient leur nom, ouvrent des annexes à Abu Dhabi ou à Shanghai, négocient des partenariats numériques. Une exposition se mesure désormais à sa fréquentation, à ses revenus dérivés, à sa viralité Instagram. On ne vient plus voir une œuvre, on vient avoir vu une exposition. Quand une rétrospective Van Gogh devient une projection animée sur les murs d'un entrepôt, accompagnée de musique d'ambiance et de fauteuils où s'allonger, l'œuvre originale a entièrement disparu. Yves Michaud

diagnostiquait cela dès 2003 : l'art à l'état gazeux. L'œuvre dissoute dans l'ambiance, l'art devenu atmosphère, expérience, vapeur. L'immersif réalise sa prophétie vingt ans plus tard.

À ces médiations capturées s'ajoute une couche que la tradition ne connaissait pas : des plateformes comme *Singulart*, *Saatchi Art* ou *Artmajeur* vendent aux artistes, à l'abonnement mensuel, la promesse d'être "mis en valeur" auprès de galeries et de "professionnels du marché de l'art". Hier, l'artiste était subventionné par son milieu : critiques, galeristes, mécènes, prix, résidences. Aujourd'hui, il paie pour avoir le droit d'être peut-être vu. Il est devenu le client de l'industrie qui prétendait le faire vivre.

Au sommet du dispositif, le marché de l'art proprement dit. Les NFTs ont transformé l'œuvre numérique en actif financier dont l'identité même se réduit à son inscription dans une blockchain. Les foires d'art sont devenues des Salons commerciaux. Des œuvres se vendent à des dizaines de millions de dollars sans jamais avoir été vues par leurs acheteurs, qui les stockent dans des entrepôts portuaires en zone franche pour éviter l'imposition. L'œuvre n'a plus de fonction artistique : elle a une fonction d'actif transportable, anonyme, défiscalisable.

Et puis l'IA est arrivée. L'intelligence artificielle générative est l'aboutissement logique de tout ce qui précède. Si l'œuvre était devenue contenu, l'artiste un *creator*, et la médiation un dispositif marchand, il restait un dernier obstacle à la capture totale : il fallait encore qu'une main humaine intervienne pour produire l'image, le texte, le morceau, la vidéo. Cet obstacle est en train de tomber. Depuis 2022, des outils comme Midjourney, DALL-E, Stable Diffusion, Suno, Sora, ChatGPT et Claude produisent à un coût marginal nul des images, des textes, des musiques, des

vidéos formellement comparables à ce que les artistes humains mettent une vie entière à apprendre. La machine produit ce qu'elle a appris à produire en absorbant, sans contrepartie, des siècles de travail artistique humain. Elle ne crée pas, elle recombine. Sa recombinaison est suffisamment plausible pour passer, dans la plupart des contextes commerciaux, pour une œuvre. L'IA réécrit le passé : ce que nous tenions pour de l'art n'était que du contenu plausible, et la machine sait en produire mieux et moins cher. La capture finit par capturer ce qu'elle prétendait imiter.

Cet apprentissage n'est pas neutre. L'IA apprend de ce qui a été écrit, donc essentiellement de la production d'une minorité. Le psychologue Joseph Henrich a chiffré cette population à dix ou douze pour cent de l'humanité. Il l'a appelée WEIRD (Western, Educated, Industrialized, Rich, Democratic). La majorité vit le monde, cette minorité l'écrit. L'IA hérite intégralement de ce déséquilibre, puis le rediffuse à la planète entière comme s'il était l'humanité elle-même. C'est l'effacement porté à son terme : non plus tel auteur, telle lutte, telle tradition rendus illisibles, mais toutes les manières d'être humain qui n'ont jamais eu accès à l'écrit. Une humanité partielle se présente comme l'humanité.

On rit, parfois, de cette dérive, et c'est probablement ce qui la rend si difficile à voir. *Demolition Man*, en 1993, imaginait une société du futur où la radio ne diffuse plus que des jingles publicitaires, et où les personnages les fredonnent avec ravissement comme on fredonnait autrefois les grandes chansons. La satire paraissait absurde à l'époque. Trente ans plus tard, un jingle e.l.f. Cosmetics calibré pour TikTok devient un *sound* utilisé par des millions de gens. La fiction était optimiste : elle supposait au moins qu'on chante encore.

Cette capture-ci ne tue pas plus de gens que les trois autres. Mais elle ferme une porte particulière : celle par où on aurait pu, en principe, voir et nommer ces autres captures. L'art, dans la modernité, a été le lieu privilégié de la négativité. C'est-à-dire du refus, de l'écart, de la mise à distance qui permet de voir ce qui, dans le réel, ne va pas. L'art authentique, pour Adorno, est celui qui dit non. Il ne sert pas. Il ne plaît pas. Il ne se vend pas. C'est par ce refus qu'il produit, dans une société entièrement organisée par l'utile, un écart d'où celle-ci peut se voir elle-même, se critiquer, et imaginer qu'elle pourrait être autrement. Jacques Rancière a généralisé cette intuition sous le nom de partage du sensible. L'art configure ce qui peut être vu, dit, pensé, à un moment donné. Quand le partage du sensible se reconfigure (par une œuvre, par un mouvement artistique, par une rupture esthétique), c'est l'horizon politique lui-même qui se déplace. L'art ne représente pas la politique : il en est la condition de possibilité, parce qu'il rend pensable ce qu'on n'avait pas encore les moyens de voir.

L'art véritable, dans cette tradition, se définit moins par sa forme que par les questions qu'il pose. Comment vivre ? Que faire de la mort ? Qu'est-ce qu'aimer ? À quoi tient la beauté ? Qu'est-ce que la justice ? Qu'est-ce qui nous dépasse ? Ce sont des questions qui résistent à la réponse claire, et que l'art pose par images, par silences, par écarts, par ce qu'on appelait, dans une autre époque, le poétique. C'est précisément ce que la culture contemporaine méprise. Le poétique y est moqué comme une affectation, qualifié de réactionnaire, écarté comme inutile. Le prosaïque a gagné. Il fait de chaque œuvre une réponse claire à un besoin clair, et ce qui ne se laisse pas réduire ainsi est rangé du côté du décoratif ou du ridicule. La capture contemporaine ne s'attaque pas à des œuvres

particulières. Elle s'attaque à la possibilité même qu'une œuvre puisse poser une question sans la résoudre.

Adorno, Rancière, Hito Steyerl, Annie Le Brun ne sont pas absents des conversations sur l'art par accident. La négativité chez Adorno, le partage du sensible chez Rancière, l'image qui résiste chez Steyerl, la défense du poétique chez Le Brun : autant d'outils critiques rendus illisibles méthodiquement. Régime d'inculture absolu, sur le seul terrain où l'écart aurait pu se penser.

Défendre l'imagination est l'enjeu de tous les autres. Sans elle, l'alliance n'a pas de forme, la rencontre n'a pas de visage, la désertion n'a pas de destination. Sa défense n'est pas un raffinement esthétique privé. C'est la condition matérielle qui rend pensable toute lutte commune.

Le diagnostic, le système nous le laisse. Tout le reste, il nous l'arrache. Il a méthodiquement effacé la pensée et les luttes qui pouvaient nous armer. Il a capturé l'émancipation, la rencontre, le travail. À présent, il s'empare de l'imagination. Après elle, plus rien d'autre que ce monde ne sera pensable. Voilà ce qu'est un monde sans dehors. Pas une métaphore. Un programme.

Bureau des effacés, avril 2026

BUREAU DES EFFACÉS